

LA BIBLIOTHEQUE DE PHILIPPE ET DE JEAN-BAPTISTE DE CHAMPAIGNE ¹

Par Bernard DORIVAL ²
Rééditée et complétée par Jean LESAULNIER

Il est toujours important, pour l'intelligence des artistes et de leur art, de connaître le contenu de leur bibliothèque. Nous pouvons donc considérer comme une chance qu'un inventaire de celle de Jean-Baptiste de Champaigne ait été dressé, après sa mort, les 30 et 31 octobre 1681, par le libraire Helie Jousset ³, qui a compté 61 volumes, et par le peintre bien connu Nicolas de Platemontagne, qui a trouvé 54 recueils de cartes et d'estampes, parmi lesquels il n'en a nommé malheureusement que deux ⁴. Ainsi 63 titres figurent-ils sur ce document, que Jules Guiffrey dans les *Nouvelles Archives de l'Art français* de 1892, de la page 216 à la page 218, mais qui n'a fait l'objet, jusqu'à présent, d'aucune étude. C'est à combler cette lacune que ces quelques pages voudraient s'employer.

*
* *

Un regret saisit d'abord qui entreprend cette besogne, celui que cet inventaire a trait à la bibliothèque de Jean-Baptiste de Champaigne et non à

¹ [Article publié dans les *Chroniques de Port-Royal*, 19, 1971, p. 20-36. Il a été saisi et complété par Jean Lesaulnier ; additions et remarques seront indiquées ici entre [...] et signées J.L.].

² [Voir B. Dorival, historien des Champaigne et fondateur du musée national de Port-Royal des Champs : *Philippe de Champaigne 1602-1674. La vie, l'œuvre et le catalogue raisonné de l'œuvre*, Paris, L. Laget, 1976, t. I et II ; ces deux ouvrages sont suivis de deux autres, parus à Paris, chez l'auteur. Distributeur L. Laget, 1992 : t. III, *Jean-Baptiste de Champaigne. La vie, l'homme et l'art*, et t. IV, *Supplément raisonné de l'œuvre de Philippe de Champaigne*. Lire encore du même auteur : *Philippe de Champaigne et Port-Royal*, Catalogue de l'exposition 1957 du musée national des Granges de Port-Royal, 1957. J.L.].

³ C'est ainsi que son prénom est orthographié sur cet acte. Nous en respectons donc l'orthographe.

⁴ [Jean-Baptiste de Champaigne, né à Bruxelles en 1631, est décédé à Paris le 27 octobre 1681 dans la paroisse Saint-Louis-en-Lisle, où il a été inhumé. Je me permets de renvoyer à mon ouvrage : *Philippe de Champaigne et Port-Royal. Témoignages*, La Rochelle, Association Himeros, 2007 ; sur la Bibliothèque des Champaigne, voir p. 96-98. J.L.].

celle de son oncle Philippe. En ce qui concerne cette dernière, ce que nous en savons se réduit à cinq lignes, que l'on trouve dans l'inventaire des biens de ce maître, établi le 17 août 1674 par le sergent Bost, et publié par le même Jules Guiffrey également dans les *Nouvelles Archives de l'Art Français* de 1892, de la page 178 à la page 181 ⁵. À la page 181, on lit le texte suivant :

Ensuite les livres : item 79 volumes in-folio, 86 in-4°, 120 in-8°, in-12, le tout étant relié tant en veau qu'en parchemin, et autant de différents sujets, prisé ensemble 150 livres.

Texte laconique, mais qui suffit à prouver que le bibliothèque de l'oncle était différente de celle du neveu, où Helie Jousset a relevé seulement la présence de 36 ouvrages in-folio et de 25 ouvrages in-quarto, « le reste des livres » étant, à ce qu'il écrivait à la dernière ligne de son inventaire, « paquet, sans intérêt ». Ce qui n'empêche pas qu'elle soit évaluée pour le prix, beaucoup plus considérable, de 452 livres ⁶. Une conclusion s'impose donc : les bibliothèques de Philippe et de Jean-Baptiste de Champaigne étaient différentes.

L'étaient-elles cependant tellement ? J'ai quelque peine à le croire. Il serait d'abord a priori surprenant que, légataire universel de son oncle, Jean-Baptiste n'eût pas gardé l'essentiel de la bibliothèque qu'il héritait, comme il avait gardé l'essentiel de l'atelier et des biens immobiliers. Deux faits prouvent, d'autre part, que, dans l'inventaire du 30 octobre 1681, figurent les livres qui avaient appartenu à Philippe de Champaigne. Le premier, c'est qu'on y trouve une « *Vie des Pères Hermites d'Andilly* », conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, et sur la page de garde de laquelle se remarque la signature de Philippe de Champaigne ⁷. Le second, c'est que, dans maints ouvrages inventoriés par Helie Jousset, se voient des planches dont Philippe de Champaigne, – nous reviendrons plus

⁵ [Né à Bruxelles en 1602, Philippe de Champaigne est mort le 12 août 1674 dans la paroisse Saint-Gervais. J.L.].

⁶ [On pourrait comparer avec la bibliothèque d'amis de Port-Royal, contemporains de Philippe de Champaigne, M. et M^{me} de Liancourt : voir J. Lesaulnier, « L'inventaire des livres de l'hôtel de Liancourt », *Chroniques de Port-Royal*, 46, 1997, p. 209-255. Voir aussi Odette Barenne, *Une grande bibliothèque de Por-Royal. Inventaire inédit de la Bibliothèque de Isaac-Louis Le Maistre de Sacy (7 avril 1684)*, Paris, Études augustiniennes, 1985. J.L.]

⁷ [L'ouvrage de Robert Arnauld d'Andilly avait été publié sous le titre suivant : *Les Vies des Saints Pères du désert et de quelques saintes écrites par des Pères de l'Église et autres anciens auteurs ecclésiastiques*, Paris, veuve Camusat et Pierre Le Petit, 1647, 2 vol. in-4°. J.L.].

loin sur ce point –, s’est inspiré dans telles de ses peintures : preuves qu’il les avait eus dans sa bibliothèque.

Sans doute, dans celle de son neveu, en remarque-t-on plusieurs qui, de toute évidence, n’avaient pu figurer dans la sienne : ainsi, en particulier, ceux qui étaient parus après sa mort [en 1674]. C’est le cas, par exemple, du traité d’André Félibien, *Des principes de l’architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent*, publié à Paris chez J.-B. Coignard en 1676, la même année que *Les six voyages de J.-B. Tavernier, écuyer, baron d’Aubonne, qu’il a fait (sic) en Turquie, en Perse et aux Indes*, édités chez Gervais Clozier et Claude Barbin. C’est également le cas de trois ouvrages sortis des presses de l’imprimerie en 1678 : la *Felsina Pittrice, vite de’ pittori bolognesi* de Carlo Cesare Malvasia, la *Vie de Saint Ambroise* de Godefroy Hermant et l’*Ancienne et Nouvelle discipline de l’Église* de Louis Thomassin. On peut également présumer que les *Recherches italiennes et françaises ou dictionnaire* d’Antoine Oudin n’avaient pas appartenu à Philippe de Champaigne, qui ne fit jamais le voyage d’Italie et ne paraît pas avoir su l’italien, mais seulement à Jean-Baptiste, qui s’était rendu dans la péninsule en 1657-1658 et avait pu ainsi en apprendre la langue. Pour la même raison, j’inclinerais à penser que presque tous les voyages en italien mentionnés par Jousset n’avaient pas figuré dans la bibliothèque de Philippe. Ce sont, – outre le livre déjà nommé de Carlo Cesare Malvasia : *Felsina Pittrice, vite de’ Pittori bolognesi* –, l’album de Pietro San Bartoli, Alfonso Ciaccone et G. P. Bellori : *Columna Trajana, eretta dal senato e popolo romano all’imperatore Trajano Augusto nel suo foro in Roma [...]*, publié sans date à Rome chez Giovanni de Rossi, et le volume du cardinal Sforza Palavicino : *Istoria del Concilio di Trento*, paru à Rome, chez Vitale Mascardi en 1660. Pour celui d’Andrea Palladio : *I Quattro Libri dell’ architectura*, édité à Venise, en 1581, et celui d’Antonio Bosio : *Roma Sotterranea, opera posthuma de Antonio Bosio Romano [...]* compita, disposta et accresciuta dal M. R. P. Giovanni Severani da S. Severino, Rome, chez Guglielmo Facciotti, 1632. Philippe de Champaigne paraît bien, au contraire, les avoir possédés, puisque, nous le verrons plus loin, il s’est inspiré de leurs illustrations dans plusieurs de ses peintures. Ainsi, en dépit de différences, la bibliothèque du neveu dut être, pour l’essentiel, la bibliothèque de l’oncle : de sorte que son étude est de nature à nous fournir des renseignements aussi bien sur l’un que sur l’autre.

*

* *

Étude moins aisée à faire qu'il ne le semblerait d'abord, et cela pour deux raisons. D'abord, Jousset et Platemontagne ont parfois écorché les noms des auteurs, ce qui rend difficile leur identification. Agrippa d'Aubigné devient, ainsi, sous la plume de l'un *Aubigny*, et le peintre François Perrier *Porier* sous celle de l'autre. Surtout Josset a très fréquemment négligé de mentionner le nom des auteurs de livres dont il n'a donné que le titre, et encore l'a-t-il fait souvent d'une façon très inexacte. De là, de grandes difficultés pour identifier ces ouvrages. Nous avons eu, par exemple, beaucoup de mal à reconnaître dans le volume indiqué par Jousset comme « *Ambassade orientale, folio, figures* », celui de Jean Nieuhoff : *l'Ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de la Chine ou Grand Cam de Tartarie, faite par les sieurs Pierre de Goyer et Jacob de Keyser [...], mis en françois par Jean Le Carpentier*, publié à Leyde en 1665.

Nous avons pu néanmoins identifier tous les livres portés sur l'inventaire de Jean-Baptiste de Champaigne, à l'exception de quatre d'entre eux, pour lesquels les identifications de Jousset ne sont pas assez explicites. Il s'agit de ceux qu'il mentionne comme la « *Bible en françois, Rouen, Griphe, fol.* », la « *Bible en françois, Lyon, frippée, fol.* », les « *Œuvres de Plutarque, folio, 4 vol.* », et les « *Œuvres de Sénèque, folio* ». Pour un cinquième ouvrage, qu'il désigne comme la « *Mythologie des Dieux, folio* », il nous paraît probable que c'est celui de J. Baudouin : *Mythologie ou explication des fables [...] ci-devant traduite par I. de Montlyard, exactement revue en cette dernière édition et augmentée d'un Traité des Muses [...]*, publiée à Paris, chez P. Chevalier et S. Thiboust, en 1627 ; mais nous n'en avons pas la certitude. Ces cinq ouvrages mis à part, nous croyons avoir identifié de façon sûre les 56 autres livres portés par Helie Jousset sur son inventaire, auxquels s'ajoutent les « *Œuvres d'Alber [sic] Dure [sic] et anticques de Porier* », mentionnés sur le sien par Nicolas de Platemontagne. Que nous apprennent-ils de Philippe et de Jean-Baptiste de Champaigne.

*

* *

D'abord qu'ils lisaient beaucoup. Pareille bibliothèque est considérable chez les peintres à cette époque. Ensuite que, vraisemblablement, ils lisaient le latin. En effet, nous l'établirons plus loin, Philippe de Champaigne n'a pas seulement tiré parti, dans ses peintures, des planches qui illustraient les *Hieronymi Pradi et Joannis Baptistæ*

Villalpandi, e Societate Jesu, In Ezechielem explanationes et apparatus Urbis ac Templi Hierosolymitani [...], publiés à Rome, en trois volumes datés respectivement de 1596, 1604 et 1604 ; il s'est également inspiré du texte. Mais, à part ce livre latin et ceux, mentionnés plus haut, qui étaient écrits en italien, tous les autres livres que comptait la bibliothèque de Philippe et de Jean-Baptiste de Champaigne étaient rédigés en français.

Deux seulement étaient dus à des auteurs antiques : les *Œuvres* de Plutarque et celles de Sénèque. Que les premières se rencontrent chez les peintres, le fait n'étonnera personne. Elles étaient alors si répandues en France que le bonhomme Chrysale lui-même les possédait. Pour les secondes, leur présence confirme ce que suggérait déjà celle des écrits de Plutarque : le penchant des Français du XVII^e siècle pour le Stoïcisme, penchant qui ne surprend guère chez les deux Champaigne.

Si les ouvrages des écrivains païens sont rares dans leur bibliothèque, il n'en va pas de même des ouvrages de piété et de ceux qui traitent des questions religieuses. Même en ne comptant pas parmi eux les histoires de l'Église ni celles du peuple d'Israël, ce sont eux qui fournissent la catégorie la plus abondamment représentée dans l'inventaire de Jousset. Outre les deux Bibles mentionnées plus haut, on y relève le *Nouveau Testament de N. S. J. C., de la traduction des docteurs de Louvain, revue et corrigée si généralement qu'elle est au vrai une traduction nouvelle [...]*, par François Véron, docteur en théologie et curé de Charenton, publié en 1647, à Paris, chez Théodore Pepingué et Étienne Maucroy ; l'*Histoire sainte du R. P. Nicolas Talon, dernière édition revue et corrigée*, publiée en 1659, à Paris, chez Sébastien Cramoisy ; et enfin l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, représentée avec des figures et des explications édifiantes [...]* par le sieur de Royaumont, prieur de Sombrevail, que, sous ce pseudonyme, Le Maistre de Sacy sans doute ou, peut-être Nicolas Fontaine, avait publiée à Paris, chez Pierre Le Petit, en 1670 ⁸. La présence de ces cinq ouvrages chez les Champaigne en dit long sur leur piété, fondée d'abord sur un commerce assidu de l'Écriture.

Les Pères de l'Église occupent également une place de choix dans leur bibliothèque. Certains de leurs écrits y figurent, comme les *Quarante Homilies [sic] ou Sermons de Saint Grégoire le Grand, Pape, sur les Évangiles de l'année [...]*, parues à Paris, chez Pierre Le Petit, en 1665, sans nom de traducteur, ou les *Homilies [sic] de Saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, sur tout l'Évangile de Saint Matthieu, traduits en François par Paul-Antoine de Marsilly [...]*, publiés à Paris, la

⁸ [Sur cet ouvrage et son auteur, voir Bernard Chédozeau, *Port-Royal et la Bible. Un siècle d'or de la Bible en France. 1650-1708*, Paris, Nolin, 2007, p. 287-308. J.L.].

même année, chez le même libraire ⁹. On y rencontre aussi des livres qui leur sont consacrés et qui le sont par des jansénistes comme Antoine Godeau et Godefroy Hermant. Du premier, les Champs de la Champaigne possédaient une *Vie de Saint Augustin*, éditée, à Paris, par Pierre Le Petit, en 1652, et, du second, *La Vie de Saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople et docteur de l'Église*, à Paris, chez Charles Savreux, 1664 ; *La Vie de Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie*, à Paris, chez Jean du Puis, 1671 ; *La Vie de Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce, et celle de Saint Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople*, Paris, chez Jean du Puis, 1674 ; et enfin *La Vie de Saint Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Église et confesseur*, Paris, chez la veuve de Jean du Puis, 1678 : tous ouvrages pour lesquels Jean-Baptiste de Champaigne avait, aussi bien, dessiné des frontispices ¹⁰. Autant qu'aux sources littéraires, sa spiritualité et celle de son oncle s'alimentaient à la patristique.

D'autres vies de saints leur servaient aussi de nourriture. Ainsi les *Vies de plusieurs saints illustres de divers siècles, choisies et traduites par Arnauld d'Andilly*, Paris, chez Pierre Le Petit, 1664, et ses *Vies des Saints Pères des Déserts et de quelques saintes [...]*, à Paris, chez la veuve de Jean Camusat et Pierre Le Petit, 1647. Ainsi, encore, *La Vie de Saint Bernard*, publiée par Antoine Le Maistre, en 1648, et *La Vie de Dom Barthélemy des Martyrs*, publiée par Le Maistre de Sacy en 1663 : deux livres pour lesquels Philippe de Champaigne avait donné des frontispices gravés, l'un par Morin et l'autre, par Boulanger .

Attentifs à en revenir aux Écritures et aux Pères, les Champs de la Champaigne ne dédaignaient pas pour autant les écrits religieux plus récents. Ils lisent, ainsi, les *Œuvres spirituelles et dévotes du R. P. F. Louis de Grenade, de l'Ordre de Saint Dominique [...]*, le tout nouvellement et exactement traduit de l'Espagnol par le R. P. Simon Martin, parisien, de l'Ordre de Saint François, à Paris, chez Jean Jost, 1645 ; le *Catéchisme ou l'Introduction au Symbole de la Foy*, par le R. P. Louis de Grenade, de l'Ordre de Saint Dominique [...], traduit de l'Espagnol par le R. P. Simon Martin, parisien, religieux de l'Ordre des Minimes, Paris, chez L. Boulanger, 1646 : les *Œuvres de Sainte Thérèse, divisées en deux parties, de la traduction de*

⁹ [Ce livre est généralement attribué à Louis-Isaac Le Maistre de Sacy, avec la participation de Nicolas Fontaine et de Pierre Thomas du Fossé, voir J. Lesaulnier, *Port-Royal insolite. Édition critique du Recueil de choses diverses*, Paris, Klincksieck, 1992, p. 372. J.L.].

¹⁰ [Voir Jean Orcibal, « Les frontispices gravés des Champs de la Champaigne », *[Bulletin de la] Société des Amis de Port-Royal*, 1952, reproduit dans J. Orcibal, *Études d'histoire et de littérature religieuses. XVI^e-XVIII^e siècles*. Études réunies par Jacques Le Brun et Jean Lesaulnier, Paris, Klincksieck, 1997, p. 272-274. Sur les ouvrages port-royalistes ornés des frontispices de Champaigne, voir J. Lesaulnier, *Port-Royal insolite, op. cit.*, p. 210. J.L.].

Monsieur Arnauld d'Andilly, Paris, chez Pierre Le Petit, 1673. À la lecture de ces Espagnols, ils ajoutent celles des *Œuvres de Saint François de Sales, évêque et prince de Genève [...], revues et très exactement corrigées sur les premiers et les plus fidèles exemplaires*, à Paris, chez la veuve de Sébastien Huré et Sébastien Huré, 1652. La spiritualité des maîtres de la Contre-Réforme leur était ainsi familière.

Des écrits de leurs successeurs, que connaissent-ils ? Des ouvrages de pastorale, comme le *Traité qui contient la méthode la plus facile et assurée pour convertir ceux qui se sont séparés de l'Église*, publié à Paris, chez Sébastien et Gabriel Cramoisy, en 1651, et dont l'auteur n'était autre qu'Armand-Jean du Plessis, cardinal-duc de Richelieu ; des ouvrages de liturgie, comme le *Rituel Romain du Pape Paul V à l'usage du diocèse d'Alet, avec les instructions et les rubriques en français*, publié à Paris, en 1667, par le « saint évêque » janséniste, Nicolas Pavillon ; des ouvrages de morale, surtout, comme les *peintures morales où les passions sont représentées par tableaux, par caractères et par questions nouvelles et curieuses*, en deux volumes, publiées à Paris, chez Sébastien Cramoisy, en 1640 et 1643, par le R. P. Pierre Lemoyne, de la Compagnie de Jésus ; la fameuse *Fréquente Communion* d'Antoine Arnauld, dont la première édition datait de 1643¹¹ ; et la *Morale chrétienne rapportée aux instructions que Jésus-Christ nous a données dans l'oraison dominicale*, publiée à Paris, chez Guillaume Desprez, en 1673, par Pierre Floriot.

Les membres de la Société des Amis de Port-Royal qui, dans ce bulletin, lisent ces pages, ne peuvent manquer d'être frappés, au passage, par l'abondance des noms de jansénistes notoires qui leur sont bien familiers¹². Ils ne s'étonneront donc pas que d'autres écrits jansénistes se soient trouvés dans la bibliothèque des deux Champaigne. Ainsi *Les Plaidoyez et harangues de M. Le Maistre, ci-devant avocat au Parlement [...], donnez au public par M. Issali*, à Paris, chez Pierre Le Petit, en 1657. Ainsi, encore, le *Journal de ce qui s'est fait à Rome dans l'affaire des Cinq Propositions*,

¹¹ [C'est seulement en 1648 que Philippe de Champaigne donne le célèbre frontispice *Sancta Sanctis*, à une nouvelle édition de la *Fréquente Communion* d'Antoine Arnauld : c'est la même année qu'un autre frontispice orne *La Vie de Saint Bernard*, publiée par Antoine Le Maistre, que Champaigne fait un portrait de la mère Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal, et qu'il confie des filles Catherine et Françoise au monastère de Port-Royal de Paris. J.L.].

¹² [Ce sont en effet, dans les lignes qui précèdent, Antoine Godeau, évêque de Vence, proche de Port-Royal, de Nicolas Pavillon, d'Antoine Arnauld, Pierre Floriot, sans oublier les libraires Guillaume Desprez, Pierre Le Petit et Charles Savreux. J.L.].

publié en 1662 par Louis Gorin de Saint-Amour, s. l., en fait à Amsterdam

¹³

Intéressés avant tout par les questions religieuses, il est normal que nos deux peintres aient eu dans leur bibliothèque de nombreux livres – 9 en tout – concernant l’histoire d’Israël, et celle de l’Église. Ces livres, c’était, d’une part, celui, déjà nommé, de Prado et Villalpando, *In Ezechielem explanationes et apparatus Urbis ac Templi Hierosolymitani*, et celui de Robert Arnauld d’Andilly qui avait paru en 1667, à Paris, chez Pierre Le Petit, *l’Histoire des Juifs écrite par Flavius Joseph [sic] sous le titre des Antiquités Judaïques, traduite sur l’original grec revu sur divers manuscrits par Monsieur Arnauld d’Andilly*. C’était, d’autre part, outre la *Roma sotterana*, déjà mentionnée, de Bosio, *l’Histoire de l’Église* en quatre volumes, publiée par Louis Cousin, de 1675 à 1679, à Paris, « en la boutique de Pierre Rocolet, chez Damien Foucault ; *l’Histoire des Papes et souverains chefs de l’Église [...] depuis Saint Pierre, premier pontife romain, jusques à Innocent X aujourd’hui séant*, publié à Paris, en 1653, chez Guillaume Le Bé, par André Duchesne ; les *Annales Ecclésiastiques du très docte et illustrissime Cardinal Cesar Baronius*, publiées en 1616, à Paris, chez Robert Thierry, par Claude Durand ; *l’Histoire de l’Église* du fameux Godeau, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée », publiée à Paris, chez Thomas Jolly, en 1663 ; *l’Istoria del Concilio di Trento*, déjà mentionnée, du cardinal Sforza Pallavicino, à Rome, chez Vitale Mascardi, 1660 ; et, enfin, l’ouvrage du R. P. Louis Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline de l’Église [...] divisée en 4 parties selon les 4 divers âges de l’Église [...]*, dont Jean-Baptiste de Champaigne possédait le premier volume, « qui contient le 1^{er} âge de l’Église depuis sa naissance jusqu’au règne du grand Clovis », paru à Paris, chez François Muguet, en 1678.

Le goût de nos deux peintres pour l’histoire s’étendait aussi à l’histoire profane. Dans leur bibliothèque, neuf ouvrages l’attestent. C’est d’abord le célèbre dictionnaire de Louis Moreri, qui était paru à Lyon, chez J. Girin et B. Rivière, en 1674, sous le titre : *Le grand dictionnaire historique ou le Mélange curieux de l’histoire sainte et profane [...] par le sieur Moreri*. Pour se renseigner sur l’antiquité, Philippe et Jean-Baptiste de Champaigne avaient à leur disposition les « *Hieroglyphes de Pierius* », comme l’écrit Jousset, c’est-à-dire les *Hieroglyphes de Jean Pierre Valerian, vulgairement appelé Pierius, autrement Commentaire des lettres et figures sacrées des*

¹³ [Plusieurs exemplaires du *Journal* de Saint-Amour ayant appartenu à des gens de Port-Royal subsistent aujourd’hui dans certaines bibliothèques : celui de Claude Lancelot à la Bibliothèque municipale de Bourges, et celui de Jean Racine au Musée national de Port-Royal des Champs (avec leurs signatures). J.L.].

Égyptiens et autres nations, traduction française, parue à Lyon, chez Paul Frelon, en 1615, d'un original latin publié à Bâle, en 1556 ; et pour le faire sur l'histoire de Rome, ils recouraient à l'*Histoire romaine* [...] publiée par Nicolas Coeffeteau, en 1623, à Paris, chez Sébastien Cramoisy. Ils étudiaient celle de Byzance dans les huit volumes de l'*Histoire de Constantinople* publiés par Louis Cousin à Paris, « en la boutique de P. Rocolet, chez D. Foucault, de 1672 à 1674. Pour celle de la France, c'était, bien entendue, à l'*Abrégé chronologique ou extrait de l'histoire de France*, à Paris, chez Louis Billaine, 1668, de François de Mézeray qu'ils avaient recours. Ils ajoutaient à sa lecture celle du livre de Claude Paradin, *Alliances généalogiques des rois et princesses de Gaule*, Lyon, 1606, celle de celui de Jean de Serres, *Inventaire général de l'histoire de France depuis Pharamond jusques à présent*, Paris, 1627, et celle, enfin, de l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné, Maillé, 1616-1620, qui, malgré son titre ambitieux, ne concerne que l'histoire d'Henri IV et de la Réforme. Peu curieux des pays étrangers, ils ne possédaient sur leur histoire qu'une *Histoire de Navarre* publiée par André Favyn, à Paris, en 1612, et qui ne traite guère que de la Navarre française, et que trois volumes sur les Antilles publiés de 1667 à 1671 par le R. P. du Tertre, qui a précisé, du reste, dans leur titre qu'ils avaient seulement pour objet les Antilles françaises : *Histoire Général des Antilles françaises habitées par les Français*.

La présence de ces trois volumes dans la bibliothèque de Jean-Baptiste de Champaigne nous avertit qu'il ne se désintéressait pas de la géographie. Ce fait est confirmé par deux ouvrages que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, l'*Ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de Chine* [...] du hollandais Jean Nieuhoff et les illustres *Voyages de J. B. Tavernier* [...] en Turquie, en Perse et aux Indes.

Plus normale est la présence, chez nos deux peintres, de livres relatifs aux arts et à l'iconographie. Parmi ces livres, les plus nombreux sont ceux qui se rapportent à l'architecture. Ils sont au nombre de quatre, à savoir la traduction de Vitruve publiée à Paris, chez Jacques Gazeau, en 1547, sous le titre d'*Architecture ou art de bien bâtir de Marc Vitruve Pollion, auteur romain antique, mis de latin en français par Jean Martin, secrétaire de Monseigneur le Cardinal de Lenoncourt* ; le *Livre d'architecture* publié à Paris, en 1559, par Jacques Androuet du Cerceau ; les *Quattro libri dell'architettura*, déjà mentionnés, de Palladio, Venise, 1581 ; et enfin le *Traité des Manières de dessiner les ordres de l'architecture antique* publié par Abraham Bosse, en 1664, à Paris. Pour les autres arts, les deux Champaigne semblent avoir été moins soucieux de se documenter à leur sujet. Jean-Baptiste, toutefois, posséda la fameuse *Felsina pittrice*, déjà

mentionnée, de Malvasia, de même que le livre, déjà mentionné, de Felibien, *Des principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent*. Hérita-t-il de son oncle l'ouvrage de Pietro Santi Bartoli, Alfonso Giaconne et G. P. Bellori, sur la colonne Trajane ? L'absence de date sur cet album ne permet pas de savoir s'il fut antérieur ou postérieur à la mort de Philippe de Champaigne ; mais le fait que Philippe de Champaigne ne paraît pas s'être inspiré de ses planches autorise à penser qu'il ne le posséda pas. Il me semble certain, en revanche, qu'il a bien connu le volume de gravures consacrées aux « antiques » de Rome que François Perrier publia, en 1638, sans titre, mais avec une dédicace à l'*Ill^{mo} D. D. Rogerio du Plesseis [sic], d^{no} de Liancourt, marchioni de Montfort, comiti de La Rochequion, etc...* Comme nous le verrons par la suite, il lui a fait de fréquents emprunts. Bien qu'il n'en ait pas usé de même à leur égard, j'inclinerais pourtant à croire que c'est lui qui avait possédé trois volumes concernant la mythologie gréco-romaine. La date de leur publication invite, en effet, à le présumer. Il s'agit de la *Mythologie ou explication des fables*, déjà nommée, de J. Baudouin, à Paris, chez P. Chevalier et S. Thiboust, 1627, de l'ouvrage intitulé : *Tableaux de platte peinture des deux Philostrates sophistes grecs et les statues de Callistrate mis en français par Blaise de Vigenere [...], revus et corrigés sur l'original par un docte personnage de ce temps en la langue [...]*, publié à Paris, en 1630, chez Claude Cramoisy, et de l'écrit, enfin, de Michel de Marolles, *Tableaux du Temple des Muses tirés du cabinet de feu M. Favereau [...]*, paru à Paris, en 1655, chez Antoine de Sommaville.

Telle fut la bibliothèque de Philippe et de Jean-Baptiste de Champaigne, dont, pour nous résumer, les 63 titres se laissent classer en six familles, numériquement bien inégales : celle des ouvrages traitant de sujets religieux (35 titres) ; celles de ceux qui concernent les arts (12 titres) ; celles des histoires profanes (10 titres) ; celle des récits de voyage (2 titres) ; celle des livres dus aux Anciens (2 titres) ; celle des divers (2 titres : le dictionnaire d'Oudin et les *Plaidoyez* d'Antoine Le Maistre.

*

* *

Si telle fut cette bibliothèque, que nous apprend-elle sur ses propriétaires, et, singulièrement, sur celui qui, aujourd'hui, nous intéresse le plus : Philippe ? D'abord, que Philippe s'est souvent inspiré, dans sa peinture, des estampes qui s'y trouvaient et des planches qui en illustraient tels volumes. De ces emprunts, le plus inattendu serait sans doute celui qu'il a fait à Dürer, si l'on ne veillait à se rappeler que le grand maître allemand bénéficiait, au XVII^e siècle, en France, d'un crédit propre à nous inviter à réviser les idées, trop fréquemment toutes faites, que nous pouvons avoir sur les goûts de la France de Louis XIII et de Louis XIV¹⁴. Non seulement, en effet, les historiens d'alors parlent de lui, comme Felibien, mais les collectionneurs recherchent ses estampes, ses dessins, ses tableaux : ainsi Marolles, Jabach, Richelieu lui-même, qui, dans son château poitevin, conservait un tryptique qu'on lui attribuait et qui représentait une *Fuite en Égypte*. Dans ce contexte, il devient naturel que Philippe de Champaigne, qui possédait de lui cinq recueils de gravures, se soit inspiré de l'une d'entre elles, le *Saint Suaire* de la *Petite Passion* ou la *Sainte Véronique avec le Suaire* de 1510, pour une de ses *Saintes Faces*, celle dont le souvenir nous est conservé par une planche de Lucas Vorstermann (1630).

Il est plus naturel encore qu'il ait demandé de fréquentes suggestions aux « *Antiques* » de François Perrier. La première planche de cet album représente le trop fameux *Laocoon*. Il a fourni à notre peintre le type et les gestes du possédé qui se tord dans sa *Translation des Reliques de Saint Gervais et de Saint Protais* (Musée du Louvre). Dans l'*Invention des reliques* de ces deux saints (Musée de Lyon), de nombreux éléments sont pris aux planches de François Perrier : le fossoyeur à genoux de dos, à la planche 17 représentant l'*Aiguiseur*, alors dans les Jardins Médicis ; la jeune fille qui, à gauche de la composition, se serre contre sa mère à la planche 12, *Volumnie et Coriolan* ; une des femmes du fond de la planche 5, *Circé* ; la statue de l'arrière-plan à la planche 75, *Sabine*. C'est sans doute à la célèbre statue équestre de Marc Aurèle, qui fait l'objet de la planche 2, que Philippe de Champaigne a emprunté un geste très fréquent dans ses peintures : celui du personnage qui avance devant lui son bras et ouvre largement sa main, en étalant ses doigts. C'est certainement à la planche 27, qui reproduit le *Gladiateur Borghèse*, qu'il a demandé l'attitude de Caïn représenté fuyant, au fond de son tableau du Musée de Vienne, la *Mort d'Abel*. Il s'est souvenu

¹⁴ [Sur Dürer, voir l'écho d'entretiens tenus dans les années 1670-1671, essentiellement dans le milieu des Liancourt, dans J. Lesaulnier, *Port-Royal insolite*, op. cit., p. 689 : « Albert Dürer, de Nüremberg, allemand, était le plus bel esprit de son temps... » ; propos qui pourraient être attribués au peintre François Quesnel, frère de l'oratorien Pasquier Quesnel. J. L.].

de la *Fille de Niobé* gravée planche 58 dans sa *Samaritaine* du Musée de Caen, et de la *Cérès* de la planche 77 dans la *Vierge* du tableau du Musée d'Angers, l'*Enfant Jésus retrouvé au Temple*. Quant à la *Vestale Gustiniani* de la planche 72, sa main droite dressée, un doigt en l'air, et son bras gauche replié à la hanche se retrouvent fréquemment chez lui, l'une dans le *Songe* du Musée de Bordeaux, et surtout dans les *Annonciations* de l'église de Montrésor et du Musée de Toulouse, l'autre dans le *Mariage de la Vierge* de la collection Wallace et dans le *Judas* de la *Cène* du Louvre.

Autre modèle antique à l'avoir inspiré, Vitruve lui a fourni le canon de légion de ses personnages et de plusieurs de leurs visages. Un texte de la page 27, accompagné, page 28, d'une figure d'homme nu, et se continuant au verso de cette page, paraît bien être à l'origine de telles de ses figures : ainsi celle du *Christ en gloire* conservé au grand séminaire du diocèse de Nancy et qu'avais gravé François de Poilly.

Architecte également, Palladio lui a fourni le type de certains de ses édifices. La planche 13 de son livre « *del qual si veggono i vestigii vierno alla chiesa di Santa Maria Nuova nella via sacra* » lui a donné l'idée de ces voûtes à caissons qu'il a introduite dans maints tableaux : ainsi le *Saint Gervais et Saint Protas apparaissant à Saint Ambroise*, aujourd'hui dans la chapelle du lycée Henri IV à Paris, et l'*Enfant Jésus retrouvé au Temple*. Dans sa *Présentation de la Vierge au Temple* du Musée d'Arras, qui a servi de carton pour le deuxième sujet de la suite de tapisseries commandée par Michel Le Masle, on décèle sans peine des emprunts faits aux illustrations des pages 31 (le Temple d'Antonin et de Faustine), 43 (le Temple de Jupiter), 110 (le Temple de Pola).

Mais les deux livres auxquels Philippe de Champaigne a le plus demandé, ce sont les *Hieroglyphes* de Pierius et le *Commentaire sur Ézéchiël* de Prado et Villalpando. Dans le premier, il a découvert, d'une part, toute une symbolique des nombres exprimés par le jeu des doigts, et, d'autre part, toute une symbolique des animaux, des plantes, des éléments de la nature et même des produits du travail humain, dont il a fait fréquemment son profit, ainsi que nous avons essayé de le montrer dans notre article : « Philippe de Champaigne et les Hieroglyphes de Pierius », paru dans le numéro 1 de la *Revue de l'Art* de 1971.

Quant au second, ce sont surtout des renseignements sur les mœurs antiques et sur l'ancienne Jérusalem qu'il y a puisés. Le fait a déjà été relevé par Sir Anthony Blunt. Rappelons donc seulement, d'une façon succincte, que, dans son *Repas chez Simon*, aujourd'hui au Musée du Louvre, notre peintre s'est inspiré, et de fort près, de la planche qui se voit aux pages 296-297 du tome I. Quant aux vues de Jérusalem, qu'il a aimé présenter

derrière tant de ses *Christs en croix*, ceux, par exemple, du Louvre, du Musée de Grenoble, de l'église de Chaumes en Brie, etc..., – ainsi que derrière la *Vierge de douleur* du Musée de Villefranche-sur-Saône –, elles dérivent toutes de la « *vera Hierosolymæ veteris imago a Joanne Baptista Villalpando Cordubenis e Societate Jesu elaborata* », qui illustre la page 60 du tome III de son ouvrage. Ajoutons aux remarques de Sir Anthony Blunt que Philippe de Champaigne a fait encore beaucoup d'autres emprunts au *Commentaire sur Ézéchiel*. Par exemple, le Saint des Saints qu'il a représenté au fond de sa *Présentation de Jésus au Temple* conservée au Musée de Dijon provient de la planche 7 du tome II, *Sectio murorum testudinis atque cœnaculi aulæ sanctæ ostendens faciem Sancti Sanctorum*. Dans le même tableau, les colonnes qui flanquent l'entrée du sanctuaire sont fidèles à la description qu'on trouve au chapitre XLVIII du tome II, *De æreis templi columnis*. De même, dans la *Présentation de la Vierge au Temple* du Musée d'Arras, le costume du grand prêtre répète, avec quelques variantes, celui qu'on lui voit sur la gravure des pages 356-357 du tome II, *Candelabrum templi aureum quod videt Zacharias*. Dès avant que de fréquenter les gens de port-Royal, Philippe de Champaigne était, on le voit, persuadé comme eux qu'il fallait respecter scrupuleusement les Écritures et ne rien introduire dans les tableaux sacrés qui ne fût conforme à la vérité historique, telle que l'érudition contemporaine l'établissait.

On s'étonne dès lors qu'il ait peu demandé à la *Roma sotterranea* de Bosio, bien propre cependant à le renseigner sur la primitive Église. Ses *Bons Pasteurs* ne doivent rien à ceux qui y apparaissent maintes fois, et il n'a pas cherché dans l'illustration de la page 29, *Humatio corporis principis apostolorum quando S. Silvester recondidit corpus ejus ex porticu veteris vaticanae basilicæ*, les suggestions qu'il eût été naturel qu'il y cherchât pour son *Invention* ou sa *Translation des corps de Saint Gervais et de Saint Protais*. Le seul emprunt qu'il lui a fait, c'est celui de la forme des Tables de la Loi que tient Moïse dans les deux tableaux du Musée de Milwaukee et de l'Ermitage de Léningrad. Si elles y sont rectangulaires, au contraire de toute l'habitude du XVI^e et du XVII^e siècle, qui, du Raphaël des Loges à Poussin et à Rembrandt, veut qu'elles soient cintrées dans le haut, c'est que dans les nombreux sarcophages paléochrétiens gravés dans le livre de Bosio, les scènes où l'on voit Moïse recevant le Décalogue donnent une forme rectangulaire aux Tables où sont gravés les dix Commandements. À l'iconographie de son temps, notre peintre préfère celle de la primitive Église : ce petit fait en dit long sur lui et sa spiritualité.

Car, pour intéressants que soient les renseignements que la bibliothèque de Philippe de Champaigne nous donne sur quelques-unes des

sources de son art, ils le sont moins, me semble-t-il, que ceux qu'elle nous fournit sur l'homme lui-même, ainsi que sur son neveu. Elle nous persuade d'abord sans peine que ce peintre cultivé, latiniste, qui avait sous la main un ensemble de livres important pour l'époque possédait d'abord une culture chrétienne, et chrétienne à ce point qu'elle semble s'accompagner d'une certaine méfiance à l'égard des auteurs et des fables du paganisme. Plusieurs ouvrages, d'une part, avaient pu le mettre au fait des récits de la mythologie, dont la connaissance était indispensable à l'« honnête homme », et à l'artiste du XVII^e siècle français. De ces ouvrages, il ne paraît pas avoir tiré parti dans sa peinture, se refusant en règle générale à peindre des scènes mythologiques et n'y consentant, – au château de Vincennes, aux Tuileries –, que lorsqu'une commande officielle l'y contraignait. Il n'avait pas fait place, d'autre part, dans sa bibliothèque, à ces poètes, à ces orateurs, à ces historiens antiques, si appréciés de ses contemporains. Plutarque et Sénèque seuls y avaient été acceptés, dont le stoïcisme n'avait rien pour déplaire à l'austérité de son christianisme.

Mais parmi les auteurs chrétiens, une absence également peut à bon droit nous étonner : aucun écrivain du Moyen Âge, chez lui, ni représentant de la Scolastique, ni même l'auteur de cette *Imitation de Jésus-Christ* que son contemporain Corneille mettait cependant alors en vers¹⁵. Les saints médiévaux lui paraissent, bien plus, étrangers, à l'exception de saint Bernard, le père spirituel des cisterciennes de Port-Royal. Par-delà tous ces siècles, il en appelle au temps de la primitive Église : les Pères sont à l'honneur dans sa bibliothèque, et plus encore les Écritures. Mais sa foi ne laisse pas d'être familière également avec la spiritualité de la Contre-Réforme. Elle fréquente sainte Thérèse, Louis de Grenade, Jean d'Avila, saint François de Sales. Parmi les contemporains, si Philippe de Champaigne n'est pas exclusif et lit même les écrits d'un jésuite – ce père Pierre Lemoyne dont il avait fait, aussi bien, le portrait –, sa préférence se porte aux productions des jansénistes : Antoine Arnauld, Robert Arnauld d'Andilly, Antoine Le Maistre, Louis-Isaac Le Maistre de Sacy, Godefroy Hermant, Nicolas Pavillon, Pierre Floriot, Antoine Godeau lui-même, aucun des grands auteurs du « parti augustinien » ne manque à l'appel, – sauf,

¹⁵ [On pourrait aussi ajouter l'édition de Le Maistre de Sacy, publiée sous ce titre : *L'Imitation de Notre Seigneur Jésus Christ. Traduction nouvelle par le Sieur de Beuil, prieur de Saint Val*, Paris Ch. Savreux, 1662, in-12. J.L.].

curieusement, l'abbé de Saint-Cyran ¹⁶. Il fut donc bien un fidèle « ami du dehors » de Port-Royal.

Une autre absence doit être remarquée dans sa bibliothèque, celle de l'*Augustinus* de Jansénius, cas particulier d'un cas plus général : il ne s'y rencontre aucun traité de théologie. Du Grand Arnauld lui-même, les Champs de la Champaigne n'en possèdent pas, s'ils possèdent, en revanche, sa *Fréquente Communion*. Leur position de chrétien s'en précise à nos yeux. Fidèles fervents, mais aucunement théologiens, ils se nourrissent d'ouvrages d'histoire ecclésiastique, d'hagiographie, de morale, de spiritualité, par-dessus tout, des Écritures. Mais ils restent des laïcs, étrangers aux problèmes de la théologie ¹⁷.

Des laïcs pieux au point de bannir de chez eux les écrivains profanes de leur temps. Point de poètes, de dramaturges, de romanciers, de « moralistes » contemporains ¹⁸. Un seul orateur, Antoine Le Maistre, et l'on comprend bien pourquoi. Et puis des historiens, ainsi que, tardivement, chez Jean-Baptiste, des voyageurs : concession qui en dit long sur le goût de l'exotisme dans la France de Louis XIV. Encore parmi ces historiens, ceux de l'Église occupent-ils chez nos deux peintres plus de place que ceux qui traitent de l'histoire profane, une histoire qui, du reste, se réduit pour nos deux artistes, à celle de l'Antiquité, de Rome, de Byzance et de la France. Leur culture générale a d'étroites œillères.

Leur culture professionnelle également. Peu d'ouvrages sur leur art. La sculpture ne paraît les intéresser qu'antique. L'architecture sollicite plus leur intérêt. Quatre livres qui s'y rapportent trahissent leur désir de se documenter à son sujet, afin, sans doute, de n'introduire dans leurs compositions que des représentations correctes de monuments antiques : trait bien révélateur de ce souci de couleur historique – on disait alors ce respect des mœurs – qui a joué un rôle capital tant dans la littérature que dans l'art français du XVII^e siècle.

Sommes-nous ainsi en droit de voir en eux des représentants caractéristiques de la culture de leur époque ? Dans une large mesure, oui, et à condition que l'on ajoute aussitôt que cette culture assez étroite, leur foi profonde l'a encore rétrécie, qui, la rendant méfiante à l'endroit des auteurs

¹⁶ [Philippe de Champaigne n'a pas connu personnellement Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, dont il a peint un portrait d'après le masque mortuaire : voir J. Lesaulnier, *Philippe de Champaigne et Port-Royal*, op. cit., p. 20-21. J.L.].

¹⁷ [Cette observation serait à nuancer fortement pour Port-Royal, où de nombreux laïcs avaient une solide formation théologique, à commencer par Pascal. J.L.].

¹⁸ Il est vrai que leurs écrits étaient imprimés en livres de petit format. Peut-être y en avait-il parmi ces ouvrages de moindre taille que l'in-quarto, dont Helie Jousset n'a pas cru devoir établir l'inventaire.

païens et même de la littérature de leur temps, l'a orientée essentiellement vers les choses du christianisme, un christianisme qu'ils pratiquaient en laïcs qu'ils étaient et en amis de Port-Royal. Ainsi nous apparaissent-ils comme deux chrétiens exemplaires d'une certaine modalité du christianisme de leur siècle. Décidément, l'« Obituaire de Port-Royal » n'avait pas tort, qui, sacrant Philippe de Champaigne « bon peintre » le reconnaissait aussi « bon chrétien »¹⁹ et Martin de Barcos ne se trompait pas dans ses lettres à Jean-Baptiste de Champaigne en ne refusant pas cette même qualité à son correspondant²⁰.

¹⁹ [Voir cet « Obituaire de l'Abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des Champs... », à la Bibliothèque de Port-Royal, ms. PR 9, p. 621, et J. Lesaulnier, *Philippe de Champaigne et Port-Royal*, *op. cit.*, p. 95-96. J.L.].

²⁰ [Voir ces lettres de Martin de Barcos, abbé de Saint-Cyran après son oncle, Jean Duvergier de Hauranne, dans J. Lesaulnier, *ibid.*, p. 98-119. J.L.].